

The book cover features a dark background with a vibrant, detailed illustration in a traditional East Asian style. At the top, a yellow rectangular banner contains the title 'Kim Thúy' in a large, elegant serif font, with the subtitle 'Vi' centered below it in a smaller, similar font. The illustration depicts a variety of elements: a small brown and blue bird in flight on the left; a large, stylized yellow flower with a dark center; a pink lotus flower in bloom; a green lotus bud; a blue and white wave pattern at the bottom; and a colorful fish swimming near the waves. The entire scene is framed by delicate, swirling lines and small floral motifs.

Kim Thúy

Vi

roman

10
SUR
10

J'avais huit ans quand la maison a été plongée dans le silence.

Sous le ventilateur d'appoint apposé au mur blanc ivoire de la salle à manger, un grand carton rigide rouge vif portait un bloc de trois cent soixante-cinq feuilles. Chaque feuille indiquait l'année, le mois, le jour de la semaine et deux dates : une selon le calendrier solaire et une autre selon le calendrier lunaire. Dès que j'ai été capable de grimper sur une chaise, on m'a réservé le plaisir d'enlever une page à mon réveil. J'étais la gardienne du temps. Ce privilège m'a été retiré quand mes frères aînés Long et Lộc ont eu dix-sept ans. À partir de ce jour d'anniversaire, que nous n'avons pas célébré, ma mère pleurait chaque matin devant ce calendrier. J'avais l'impression qu'elle se déchirait en même temps qu'elle arrachait la feuille du jour. Le tic-tac de l'horloge qui d'habitude nous endormait au moment de la sieste de l'après-midi sonnait soudainement comme celui d'une bombe à retardement.

J'étais la petite dernière, la seule sœur de mes trois grands frères, celle que tout le monde protégeait comme les précieuses bouteilles de parfum derrière des portes vitrées. Même si j'étais tenue à l'écart des préoccupations de la famille en raison de mon âge, je savais que les deux plus vieux devaient partir sur un champ de bataille le jour de leurs dix-huit ans. Qu'ils soient envoyés au Cambodge à combattre Pol Pot ou à la frontière avec la Chine, les deux destinations leur réservaient le même sort, la même mort.

Mon grand-père paternel était diplômé de la faculté de droit de l'Université de Hanoi à titre d'« indigène ». La France s'occupait de l'instruction de ses sujets, mais n'attribuait pas la même valeur aux diplômes décernés dans ses colonies. Elle avait peut-être raison puisque les réalités de la vie en Indochine n'avaient rien en commun avec celles de la France. En revanche, les exigences scolaires et les questions aux examens étaient les mêmes. Mon grand-père nous répétait souvent qu'après l'étape des examens écrits il y avait une série d'oraux pour obtenir le baccalauréat. Pour le cours de français, il devait traduire devant ses professeurs un poème vietnamien en français, et un autre dans le sens inverse. Les problèmes de mathématiques devaient également être résolus oralement. Le test ultime était de faire face à l'hostilité de ceux qui décideraient de son avenir sans perdre ses moyens.

L'intransigeance des professeurs n'étonnait pas les étudiants puisque la hiérarchie sociale plaçait les intellectuels au sommet de la pyramide. Ils y siégeaient en sages et portaient le titre de « professeur » toute leur vie auprès de leurs élèves. Il était impensable de remettre en question leurs paroles puisqu'ils détenaient la vérité universelle. C'est pourquoi mon grand-père n'avait jamais protesté lorsque ses enseignants lui donnaient un nom français. Par manque de connaissances, ou par acte de résistance, ses parents ne lui en avaient pas donné. Alors, dans les classes, d'une année à l'autre, d'un professeur à l'autre, il portait un nom nouveau.

Henri Lê Văn An, Philippe Lê Văn An, Pascal Lê Văn An... De tous ces noms, il avait conservé Antoine et transformé « Lê Văn An » en nom de famille.

De retour à Saigon, son diplôme en main, mon grand-père paternel est devenu un juge respecté et un richissime propriétaire foncier. Il exprimait sa fierté d'avoir créé à la fois un empire et une réputation enviabiles en répétant son nom pour chacun de ses enfants : Thérèse Lê Văn An, Jeanne Lê Văn An, Marie Lê Văn An... et mon père, Jean Lê Văn An. À l'inverse de moi, mon père était le seul garçon dans une famille qui comptait six filles. Comme moi, mon père est arrivé le dernier, au moment où plus personne n'osait espérer un porte-étendard. Sa naissance a transformé la vie de ma grand-mère, qui, jusqu'alors, avait subi quotidiennement les commentaires des mauvaises langues sur son incapacité à engendrer un héritier. Elle avait été déchirée entre le désir d'être l'unique femme de son mari et le devoir de choisir une seconde épouse. Heureusement pour elle, son mari était de ceux qui avaient adopté le modèle monogame français. Ou peut-être était-il tout simplement amoureux de ma grand-mère, une femme connue dans toute la Cochinchine pour sa beauté gracieuse et sa volupté.

Ma grand-mère paternelle a croisé mon grand-père un matin très tôt au marché flottant de CáI Bè, un district moitié terre, moitié eau sur un des bras du Mékong. Chaque jour depuis 1732, les marchands transportent leurs récoltes de fruits et de légumes jusqu'à cette partie du delta pour les vendre aux grossistes. De loin, la couleur du bois se mêlant au brun de l'eau argileuse donne l'impression que les melons, les ananas, les pomélos, les choux, les courges flottent par eux-mêmes jusqu'aux hommes qui les attendent dès l'aube sur le quai pour les attraper au vol. Encore aujourd'hui, ils transfèrent les fruits et légumes manuellement comme si ces récoltes leur étaient confiées et non vendues. Ma grand-mère, debout sur le quai du traversier, était hypnotisée par ces gestes répétitifs et synchronisés quand mon grand-père l'a aperçue. Il a d'abord été ébloui par le soleil avant d'être étourdi par cette jeune fille aux courbes particulièrement prononcées, accentuées par les plis de la robe vietnamienne qui ne tolère aucun excès dans les gestes et, surtout, aucune indélicatesse dans les intentions. Les boutons-pression longeant le flanc droit gardent la robe fermée sans jamais vraiment l'attacher. Ainsi, un seul mouvement ample ou brusque entraîne l'ouverture complète de la tunique. Pour cette raison, les écolières devaient porter une camisole en dessous pour éviter les indécentes accidentelles. Par contre, rien ne peut empêcher les deux longs pans de la robe de répondre au souffle du vent et d'attraper les cœurs qui résistent mal au pouvoir de la beauté.

Mon grand-père est tombé dans ce piège. Aveuglé par le mouvement doux et erratique des ailes de la robe, il a déclaré à son collègue qu'il ne repartirait pas de Cáí Bè sans cette femme. Il lui a fallu humilier une autre jeune fille qui lui avait été promise et s'aliéner les aînés de sa famille avant de pouvoir toucher les mains de ma grand-mère. Certains croyaient qu'il était amoureux de ses yeux en amande aux longs cils, d'autres, de ses lèvres pulpeuses, et plusieurs étaient convaincus qu'il avait été séduit par ses hanches pleines. Personne n'avait remarqué les doigts effilés serrant un cahier de notes contre sa poitrine, sauf mon grand-père, qui les a décrits pendant des décennies. Il a continué à les évoquer longtemps après que le vieillissement de la peau eut transformé ces doigts fuselés et lisses en un mythe fabuleux ou, tout au plus, un conte d'amoureux.

L'École d'art indigène de Biên Hòa était au sommet de sa renommée quand mes grands-parents l'ont visitée pour acheter la septième pièce de céramique destinée à leur septième enfant. Ils hésitaient entre le cuivre de bleu moucheté et la glaçure céladon lorsque ma grand-mère a perdu les eaux. Après quelques poussées, elle a donné naissance à mon père. Comme un miracle, mon grand-père a accueilli quinze jours plus tôt que prévu un garçon. Son unique garçon.

Mon père a été porté par les mains aux doigts de fée de ma grand-mère. Et aussi par celles de ses six sœurs aînées. Et celles des vingt-six nourrices, cuisinières, bonnes. Sans compter celles des six cents femmes qui ont reçu à bras ouverts et avec adoration son visage bien dessiné, ses épaules larges, ses jambes d'athlète et son sourire séducteur.

Il aurait pu étudier les sciences ou le droit comme ses sœurs. Mais l'affection des unes et l'amour des autres le détournaient de ses livres et amputaient ainsi son organe du désir. Comment désirer quand tout est comblé d'avance ? Il n'avait pas encore ouvert les yeux que déjà la tétine d'une bouteille de lait tiède effleurait ses lèvres jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Personne n'osait le réveiller pour l'école puisque sa mère interdisait à quiconque d'interrompre ses rêves. Sa nourrice l'accompagnait sur les bancs de sa classe, où elle apprit à lire en même temps que lui. Durant ses cours de piano, les bonnes se disputaient pour pouvoir éventer sa nuque et

rafraîchir l'air ambiant avec le bois de santal de l'éventail. Il amadouait son professeur juste en accompagnant de sa voix les notes de l'échauffement. Plus les années passaient, plus l'attroupe-ment devant la maison grandissait pour écouter les mélodies qu'il créait sur le moment, sans la moindre ambition d'immortaliser quoi que ce soit. L'effort l'ennuyait, de même que les mains qui épongeaient sans cesse les gouttes de sueur sur son nez. Toutefois, il n'osait refuser aucune de ces attentions parce que, dans son cas, recevoir signifiait donner.

Mon père a ainsi grandi dans l'allégresse, et aussi dans le vide de l'apesanteur. Son temps ne se comptait pas en heures, mais plutôt au nombre de déplacements des pions sur le jeu d'échecs chinois, ou au nombre de punitions que sa mère infligeait aux bonnes qui laissaient échapper un bol ou un balai pendant ses siestes, ou au nombre de lettres d'amour glissées anonymement dans la boîte aux lettres.

Les fruits de l'empire Lê Văn An lui auraient facilement permis de vivre en marge de la société. Heureusement, la vie aime surprendre et changer constamment l'ordre des choses afin de donner à tous une occasion de suivre ses mouvements, d'être à l'intérieur d'elle. Mon père avait à peine vingt ans quand la réforme agraire a divisé par deux les rentes et les propriétés terriennes de l'empire Lê Văn An. Pour la première fois, les agriculteurs avaient la chance de posséder les terres qu'ils labouraient. Parallèlement à cette nouvelle politique, mon grand-père a

subi un infarctus qui l'a également diminué de moitié. Sans ces secousses, mon père n'aurait probablement jamais épousé ma mère.

Les filles de Đà Lạt étaient connues pour leur teint pâle et leurs joues roses. Certains croient que la fraîcheur des hauts plateaux préserve leur éclat alors que d'autres attribuent la douceur de leurs gestes à la brume qui recouvre ces vallées. Ma mère faisait exception à cette généralité. Très vite, très tôt, elle a accepté que les garçons ne lui diraient jamais « Tu es mon printemps » même si son prénom, Xuân, voulait dire « printemps » et qu'elle vivait dans un lieu surnommé « la ville au printemps éternel ». Ma mère n'avait pas hérité de la peau souple et fine de ma grand-mère. Elle portait plutôt les gènes khmers de son père, comme en témoignait son visage robuste auquel s'étaient ajoutés les ravages de l'acné durant l'adolescence. Afin de faire détourner les regards et de coudre les lèvres des bouches amères, elle avait choisi de devenir une femme féroce, armée d'une volonté de fer et d'un vocabulaire dur, masculin. Elle avait été première de classe de la maternelle jusqu'à sa dernière année d'études. Sans attendre le début de ses cours en gestion, elle avait pris très jeune les rênes de la ferme familiale d'orchidées, diversifié et réorganisé la production pour la transformer en une entreprise à la croissance exponentielle.

À son père haut fonctionnaire, elle avait demandé l'autorisation d'apporter des améliorations à la villa louée aux vacanciers. Assez rapidement, elle l'avait convaincu d'en acheter plusieurs autres pour satisfaire à la forte demande : nombreux étaient ceux qui recherchaient une destination leur rappelant l'Europe, loin d'un quotidien que la température tropicale et les relations conflic-

tuelles entre dominants et dominés rendaient parfois suffocant. On disait que Đà Lạt, comme son nom l'indiquait, avait le pouvoir de donner du plaisir à certains et de la fraîcheur à d'autres.

Ma mère avait quinze ans lorsque la famille de mon père a loué la villa de Đà Lạt pour la première fois. Mon père ne l'a pas remarquée car, à son passage, elle devait baisser les yeux pour ne pas se trahir. Elle l'a épié de loin pendant ce premier séjour de la famille du juge Lê Văn An. Dès l'année suivante, elle a insisté pour s'impliquer dans la préparation des repas, surveillant chaque détail, des carottes finement taillées en forme de fleurs et ajoutées aux sauces jusqu'aux morceaux de pastèque, dont on retirait une à une les graines à l'aide d'un cure-dent afin de ne pas en déchirer la chair.

Le matin, le café devait être préparé à partir des excréments de civette, particularité qui lui attribuait son goût caramélisé, sans amertume. Ma mère apportait elle-même ce café matinal sur la terrasse de mon père, espérant le voir appliquer de la brillantine sur son peigne pour sculpter ses cheveux d'ébène, à la Clark Gable. Elle avait le souffle coupé chaque fois qu'elle le voyait retourner le peigne, utiliser le bout pointu du manche pour laisser tomber une petite mèche en forme de S sur son front. Même si elle était debout à quelques pas de lui pour attendre que le café coule goutte à goutte à travers le filtre déposé directement sur un des quatre rares verres Baccarat de la famille, elle restait invisible à ses yeux. Elle prolongeait le plaisir d'être en sa

compagnie en serrant la plaque du filtre, ralentissant ainsi l'eau chaude dans la couche de café fortement compacté. Aux dernières gouttes, elle passait le dos de la cuillère sous le filtre, un geste qui mettait fin à l'écoulement. Comme tous les Vietnamiens, mon père prenait son café sucré au lait condensé, sauf la première gorgée, qu'il préférait noire, pure. C'est après cette première gorgée qu'il a enfin adressé la parole à ma mère.

Étonné du goût distinct et soyeux du café, il a tourné les yeux vers ma mère. Elle lui en a confié le secret en lui montrant une petite boule difforme sertie de grains, ramassée dans les environs des plantations à Buôn Mê Thuột. Ces boules provenaient des civettes sauvages qui rejetaient les grains tout entiers après avoir mangé et digéré les cerises de café mûres. Et puisque les coolies n'avaient pas le droit de profiter des fruits qu'ils cueillaient pour le compte des propriétaires, ils avaient transformé ces excréments, qui s'étaient révélés plus exquis et, surtout, plus rares que les récoltes habituelles. Mon père est devenu instantanément un adepte. Ma mère s'est portée volontaire pour être son fournisseur et celle qui lui détaillerait les arômes ajoutés avec parcimonie pendant la torréfaction, dont le précieux beurre importé de France. Toutes les deux semaines, elle emballait avec soin un sac de café qu'elle ou un employé remettait en mains propres à mon père. Elle a respecté cette habitude durant la saison des pluies, pendant les manifestations dans les rues de Saigon, entre l'arrivée des Soviétiques dans le Nord et le déploiement des soldats américains dans le Sud.

Quand la famille Lê Văn An venait à Đà Lạt, ma mère continuait à veiller aux besoins de mon père, du café à l'aube jusqu'à la moustiquaire à insérer entre le matelas et le lit. Après l'infarctus de mon grand-père paternel, les parents de ma mère invitaient ce dernier avec sa famille à venir plus souvent puisque l'air de Đà Lạt était reconnu pour ses bienfaits. Peu à peu, une des villas est devenue la résidence de la famille de mon père,

même si celle-ci n'avait plus les moyens de payer ce genre de séjour. Ma mère était comblée de voir mon père laisser son empreinte sur les chemins de terre dans le jardin de rosiers et d'entendre sa voix résonner entre les pins la nuit.

Les réformes et les changements politiques ont appauvri considérablement la famille Lê Văn An. Malgré son air insouciant, mon père s'inquiétait de l'érosion de son confort. L'écho assourdissant de la coquille qui se vidait de l'intérieur lui renvoyait l'image du beau prince sans royaume. La crainte de devenir un homme déchu lui a dicté de retenir la main de ma mère en plein vol. Un seul mot a pu s'échapper de sa bouche : « Xuân. » Un seul mot de mon père a suffi à engendrer la promesse éternelle de ma mère : « Oui, je vais m'occuper de tout. »

Le mariage de mes parents a été l'événement de la saison à Đà Lạt. Afin d'assouvir la curiosité des employés et des habitants de la ville, mes parents ont paradé en décapotable autour du lac Hồ Xuân Hương avant d'arriver à la réception, où les personnalités et les dignitaires de la région les attendaient, où toutes les femmes pariaient sur l'avenir malheureux de ma mère. Au bras de mon père, accompagnée également de ses parents et de ses beaux-parents, ma mère a salué les invités de chacune des tables. Mon père et mes deux grands-pères ont remercié chaque groupe pour leurs vœux de bonheur en trinquant et en faisant cul sec avec le porte-parole de la table. Pendant que les hommes trichaient en remplissant leurs verres de thé au lieu de whisky pour pouvoir finir la tournée sans tomber, ma mère prenait plaisir à dévisager les femmes qui l'avaient ouvertement appelée « singe », « sauvage », « travestie » depuis sa naissance. Jusqu'à la fin de leur vie, elles continueraient d'être mystifiées par la décision de mon père. Ma mère pouvait faire fi de ces insultes, car elle marchait désormais dans l'aura de la beauté de mon père.

Être l'épouse de mon père effaçait ses narines épatées, ses paupières tombantes, sa mâchoire carrée. Elle se présentait aux gens en tant que Mme Lê Văn An et imposait cette nouvelle appellation à ses employés car, chaque fois que ce nom était prononcé, elle entendait mon père lui chuchoter que ses cheveux cascadaient comme l'eau de la chute de Prenn, que ses prunelles étaient aussi rondes et brillantes que deux noyaux de longane et, surtout, qu'aucune autre femme ne le

comprenait mieux qu'elle. Dès la première année de mariage, elle a créé un trône pour permettre à mon père d'être le souverain de son royaume en achetant un entrepôt et une villa à Saigon. Il est devenu le maître de ce point de chute où marchands et acheteurs venaient passer leurs commandes auprès d'une équipe montée par ma mère et officiellement dirigée par mon père. Ma mère informait ses employés que celui-ci devait participer à de nombreux événements mondains en soirée. C'est pourquoi il était strictement interdit de le déranger le matin, le midi, pendant ses siestes, pendant ses temps de réflexion... Toute question devait lui être adressée à elle en premier, alors que toutes les décisions prises par mon père devaient être exécutées en priorité.

Elle arrivait au bureau à 4 h 30 du matin, à la fin du marché des grossistes, pour recevoir le premier rapport de ventes de ses employés. À 7 heures, elle était de retour à la maison, qui se trouvait à quelques coins de rue de là. Ces deux propriétés ne lui auraient pas été accessibles si elle n'avait pas mentionné ses ancêtres chinois. Chợ Lớn abritait et abrite toujours la communauté chinoise, qui est reconnue pour sa solidarité et sa force commerciale. Gontran de Poncins, un vicomte français à la fois auteur, aventurier et journaliste, y avait élu domicile en 1955 pour la rédaction d'un ouvrage sur la culture chinoise. M. Poncins soupçonnait que les coutumes ancestrales étaient mieux préservées dans les colonies qu'au pays mère ou, du moins, sur une plus longue période. Mon grand-père Lê Văn An a eu de longues conversations avec M. Poncins à ce sujet et aussi à propos de M. Yvon Petra, né à Chợ Lớn et devenu en 1946 le dernier vainqueur français de Wimbledon à ce jour. Ce joueur de tennis a également été le dernier à porter le pantalon long sur le terrain. Mon grand-père était persuadé qu'il avait respecté cette tradition vestimentaire jusqu'à la fin à la manière des enfants nés à Chợ Lớn, qui non seulement pratiquaient les us et coutumes millénaires mais parlaient le vietnamien avec l'accent chinois même s'ils n'avaient jamais mis les pieds en Chine.

Mon père n'a jamais aimé Chợ Lớn. Il préférait le centre-ville de Saigon avec ses cafés français et ses bars américains. Il aimait surtout prendre sa bière sur la terrasse de l'hôtel Continental, où les journalistes étrangers passaient leurs journées

à analyser le mouvement des troupes et les plus récentes chansons à la mode. Le plus souvent possible, il réservait la table où Graham Greene, correspondant de guerre au début des années 1950, aimait se tenir pour observer la ville et s'inspirer de ses voisins de table pour imaginer les personnages de son roman *The Quiet American*.

Mon prénom, **Bảo Vi**, illustrait l'intention de mes parents de « protéger la plus petite ». Si l'on traduit littéralement, je suis « Précieuse minuscule microscopique ». Comme dans la plupart des cas au Vietnam, je n'ai pas su être à l'image de mon nom. Souvent, les filles qui s'appellent « Blanche » ou « Neige » ont le teint très foncé, et les garçons nommés « Puissance » ou « Fort » craignent les grandes épreuves. Quant à moi, je grandissais sans cesse, dépassant de loin la moyenne et, du même élan, me projetant en dehors des normes.



Kim Thúy a quitté le Vietnam avec les boat people à l'âge de dix ans. Elle a reçu le prestigieux prix du Gouverneur général 2010 pour son premier ouvrage, Ru, paru chez Libre Expression. Elle a aussi fait paraître À toi, coécrit avec Pascal Janovjak, măn et Vi, chez Libre Expression, ainsi que Le Secret des Vietnamiennes, chez Trécarré. Publiée dans plus de vingt-cinq pays et lauréate de nombreux prix et distinctions ici et à l'étranger, elle reste toujours la même, fidèle amoureuse des mots.